

les composaient pourraient être anoblis, s'ils se distinguaient. Or ils se distinguèrent tous. Leur première épreuve fut une guerre de Savoie en plein hiver et le passage des Alpes. Ils firent tout plier devant eux. Cela ne faisait pas l'affaire de la noblesse. Elle se plaignit au roi en disant : "les vilains vont se faire gentilshommes et les gentilshommes se font vilains." Les contemporains connaissaient et savaient apprécier à leur juste valeur nos fantassins de ce temps-là. Un écrivain du 16^e siècle nous dit qu'ils n'avaient pas leurs pareils pour les assauts, et pourtant il faut arriver au dix-septième siècle pour voir cette institution, si importante pour notre fortune militaire, s'affermir d'une manière définitive. La royauté, à ce moment, était trop puissante pour se laisser influencer par les jalousies de la noblesse. Notre grand Richelieu témoigne souvent de sa joie à voir que la France n'avait pas besoin, pour se défendre, de mercenaires étrangers. Nos milices mêmes sont animées d'un esprit martial. Celles du Languedoc contribuent puissamment en 1637 à la victoire de Leucate, remportée par le duc d'Halluin-Schomberg sur les Espagnols, en culbutant les milices d'Aragon, de Catalogne et de Valence qui leur étaient opposées.

La destruction de la vieille infanterie espagnole par Condé à Rocroi porta à notre voisine du sud un coup matériel et moral dont elle ne se relève plus. Les prodiges accomplis par nos fantassins à Fribourg et à Nordlingen mettent le dernier sceau à leur réputation. La France a enfin trouvé l'instrument qui va la rendre redoutable aux autres nations, et sauver plus d'une fois son indépendance nationale. La première bataille où il soit fait mention d'une charge à la baïonnette est celle de Neerwinden, gagné en 1693 par le maréchal de Luxembourg sur l'armée de Guillaume d'Orange, formée, comme celle que nous avions vaincue à Bouvines, d'hommes de toutes les nations du Nord. Les gardes françaises, quand ils eurent épuisé leurs munitions, culbutèrent l'ennemi à l'arme blanche. A ce moment la baïonnette n'était qu'un coutelas qu'on enfonçait dans le canon du fusil après avoir tiré. Vauban n'avait pas encore